L'analyse du tableau romain *Habet* du peintre Simeon Salomon révèle que l'œuvre se prête à une double lecture — condamnation de la décadence pour les bien-pensants, lecture sexuelle pour d'autres, le sujet antique permettant à l'individu de s'exprimer en se déjouant de la censure morale victorienne (Elizabeth PRETTEJOHN).

À cette époque, on s'intéresse aussi beaucoup aux origines du christianisme dans l'empire romain, non tant à la lutte du paganisme contre le christianisme qu'aux conflits internes à la nouvelle religion, en y reportant les controverses religieuses du présent (*Hypatia* de Ch. Kingsley) ou le débat sur la place de la religion et de la culture dans la vie intellectuelle (W. Pater; F. W. Farrar) : Frank M. TURNER.

La présence de Rome au cinéma dans les années 1912-1914 en Italie est fortement liée à l'idéologie : les films sont un instrument de propagande pour la constitution d'une idée nationale italienne fondée sur les prétentions du nouvel empire romain en Afrique, ou pour exalter le catholicisme face à l'État séculier (Maria WYKE). Marla STONE suit, d'autre part, dans le cinéma, les autres arts et les textes doctrinaux, le développement de l'utilisation de la Rome antique par le fascisme, avec l'assimilation de Mussolini à Auguste. Volker LOSEMAN conduit une analyse analogue pour le nazisme en montrant que Sparte et Rome ont fourni des modèles à Hitler avec l'idéal du soldat-laboureur, en étudiant l'intérêt du Führer pour l'art monumental romain, l'attitude des intellectuels nazis face à l'Antiquité ainsi que celle des antiquisants allemands par rapport aux idées nazies.

Le recueil se clôt par la contribution de Charles MARTINDALE sur la présence de Rome dans l'œuvre de T. S. Eliot, qui préfère à Homère, dont le romantisme appréciait la supposée vigueur primitive, le monde raffiné de Virgile ainsi qu'Ovide.

Ce volume sur la réappropriation collective ou individuelle de Rome constitue un intéressant chapitre de l'histoire culturelle européenne, soulignant que le passé romain a été un moyen d'expression du moi de l'artiste, mais aussi et surtout un point de référence fondamental dans le domaine politique et l'objet d'une exploitation au service de la civilisation occidentale comme de la barbarie.

Rémy POIGNAULT.

Mélanges et Recueils divers.

Carl DEROUX (éditeur), *Studies in Latin Literature and Roman History*, IX : Bruxelles, Latomus, 1998, 501 pages.

Cet ouvrage constitue le neuvième volume de la série d'études littéraires et historiques publiée par Carl DEROUX (pour le compte rendu du précédent volume, cf. *R.É.L.* 76, p. 459). Il s'agit d'une somme considérable de contributions, toutes rédigées en anglais et classées selon la chronologie. Le recueil se caractérise à la fois par une grande richesse et une forte diversité, dont il n'est pas aisé de rendre compte. Signalons en premier lieu son caractère fortement international, qui témoigne de la vitalité de nos études. À côté des auteurs américains et européens, on trouve en effet des chercheurs canadiens, australiens, israéliens ou sud-africains. Les thèmes abordés dans les articles sont également fort divers, même si l'histoire et les historiens obtiennent une légère majorité. Sur un total de 22 contributions, 7 s'attachent en effet à éclairer un point d'histoire romaine :

— D. J. MARTIN (p. 23-51) montre que, malgré les rapprochements établis par les historiens antiques et les chercheurs modernes, Pompée ne ressemblait pas à Alexandre ni ne cherchait à l'imiter.

— F. RYAN (p. 52-62) reconstitue la carrière de C. Vergilius, qui fut en 62 le collègue de Q. Cicéron à la préture.

— P. BICKNELL et D. NIELSEN (p. 138-166) confrontent très précisément les sources antiques pour étudier les circonstances dans lesquelles César a franchi le Rubicon et reconstituer son emploi du temps du 20 au 30 novembre 50.

— G. WYLIE (p. 167-185) étudie le personnage de Brutus et propose une analyse convaincante des raisons de sa popularité, de ses motivations et des circonstances de sa mort.

— C. J. SIMPSON (p. 225-230) démontre qu'en dépit de l'opinion communément admise, la Curie ne fut jamais dédicacée *stricto sensu*, compte tenu de la nature séculière du Sénat. C'est la dédicace de l'Ara Victoriae en 29 qui commémore formellement l'achèvement de la Curia Iulia.

— J. M. HIGGINS (p. 401-410) s'intéresse au cas particulier de l'Irlande, dont l'indépendance fournit de précieuses indications sur la fonction des conquêtes au sein de l'Empire romain.

— D. WOODS (p. 462-486) tente de démêler la confusion qui règne parmi les témoignages des historiens ecclésiastiques à propos de Valens et de son frère Valentinien Ier et propose une reconstitution de leur carrière. Il considère notamment que Valens, et non son frère, fut exilé par Julien.

Quatre autres contributions étudient l'œuvre d'un historien en particulier :

— T. F. SCANLON (p. 186-224) s'intéresse au prologue des *Histoires* dans lequel Salluste se livre à une réflexion sur son apport personnel au genre historique.

— R. J. WEBER (p. 282-312) étudie la recension livienne des événements qui concluent la guerre de Macédoine (XLV, 25-64) et montre notamment que Polybe n'est pas sur ce sujet la seule source de Tite Live.

— G. HERBERT-BROWN (p. 347-378) analyse de manière très pertinente les pages que Tacite consacre à la retraite de Tibère à Rhodes (*Annales*, I, 53). Ce « décodage » permet de mettre en évidence la distorsion opérée par l'historien, qui s'abstient de donner les véritables motifs de ce mystérieux exil et contribue ainsi à obscurcir notre connaissance de l'âge augustéen.

— M. G. MORGAN (p. 411-424) recense les cinq occurrences du substantif *indulgentia* chez Tacite et conclut qu'il revêt toujours une nuance péjorative.

Trois autres contributions enfin, sans traiter d'histoire au sens strict, éclairent les rapports de certains auteurs à l'histoire :

— A. M. LEWIS (p. 379-400) propose une interprétation brillante de la prophétie de Nigidius Figulus dans la *Pharsale* de Lucain (I, 658-663). Il considère que derrière cette prophétie se cache la *katarchê* de Néron le jour de son accession au trône et donc une critique politique acerbe.

— D. WARDLE (p. 425-447), au contraire, remet en cause la présence d'une critique dirigée contre Hadrien dans l'œuvre de Suétone.

— J.-M. ALONSO-NUNEZ (p. 487-501) montre comment Saint Augustin utilise dans *La Cité de Dieu* la chronologie, les périodes de l'évolution humaines (*aetates mundi*) et la théorie des Empires pour servir sa vision théologique de l'histoire.

À l'exclusion de deux recherches sur la survie des lettres de Cicéron (J. NICHOLSON, p. 63-105) et sur le poème épique que l'orateur avait consacré aux exploits de César (S. BYRNE, p. 129-137), les articles restants constituent des études littéraires :

— C. SAYLOR (p. 5-22) s'intéresse au statut de la *uirtus* dans l'*Amphitryon* de Plaute.

— J. J. PRICE (p. 106-128) considère que la 1re *Catilinaire*, bien qu'elle tente de masquer la faiblesse de la position de Cicéron, révèle ses hésitations et ses craintes.

— H. AKBAR KHAN (p. 231-267) étudie le statut et la fonction du sauvetage d'Achéménide dans *l'Énéide* (III, 588 sqq.). Il souligne la signification politique et idéologique de l'épisode, qui met en valeur la philanthropie d'Anchise.

— D. J. COFFTA (p. 268-281) montre le rôle programmatique de *l'Ode* III, 13 d'Horace, qui constitue une synthèse des antécédents littéraires du poète et une adaptation personnelle de la forme hymnique traditionnelle.

— M. R. SALZMAN (p. 312-346) compare les déifications qui interviennent dans les *Métamorphoses* et dans les *Fastes* d'Ovide pour montrer que, sans pour autant être dépourvu d'humour, le ton est nettement positif dans les *Fastes*, alors qu'il est ouvertement ambiguë et ironique dans les *Métamorphoses*.

— V. HUNINK (p. 448-451) analyse les deux poèmes érotiques dont on a fait grief à Apulée lors de son procès en sorcellerie. Il montre que leur présence dans *l'Apologie* sert la stratégie défensive de l'auteur, qui cite ouvertement les textes en niant toute intention négative et dissimule les points faibles en s'abstenant de commenter le poème.

Cette recension fort sommaire tente de faire apparaître la variété des genres étudiés ainsi que l'extension temporelle des thèmes abordés dans ce recueil, qui s'ouvre sur une étude de Plaute pour s'achever avec saint Augustin. En conclusion, il faut rendre hommage à Carl DEROUX pour la qualité et la rigueur de cet ouvrage, qui ne manquera pas d'impressionner les lecteurs par la masse d'informations fournies et l'originalité des interprétations proposées.

Sabine LUCIANI.

Jacques-Henri MICHEL, *Synthèses romaines. Langue latine. Droit romain. Institutions comparées*. Études publiées en hommage au professeur J.-H. Michel par Ghislaine VIRÉ (collection Latomus, 240) : Bruxelles, 1998, XXIII-458 pages.

La carrière riche et variée du Professeur Jacques-Henri MICHEL s'est constituée autour de deux pôles, successifs d'abord, puis complémentaires : l'étude de la langue latine et celle du droit romain. Elle s'est ouverte ensuite à d'autres disciplines, susceptibles de féconder son approche de l'Antiquité, telles que la préhistoire, l'ethnologie, la psychologie. Cette variété des centres d'intérêts, cette ouverture à des méthodes qu'un antiquisant traditionnel jugerait peu orthodoxes nous vaut aujourd'hui un volume de mélanges original, réunissant des travaux particulièrement représentatifs de la riche bibliographie du dédicataire. On y trouve de tout, dans un sympathique désordre dont on n'est pas toujours sûr qu'il soit un effet de l'art : depuis une étude sur « La révolution néolithique et l'infériorité de la condition féminine », ou un article sur la question : « Pourquoi l'usucapion des immeubles durait-elle deux ans? », en passant par un long travail sur « Aulu-Gelle et la vie intellectuelle à Rome sous Hadrien et Antonin le Pieux », jusqu'à « Une hypothèse de travail sur les rapports entre l'*ictus* et l'accent dans l'hexamètre latin », ou à des conseils, au demeurant judicieux, « Sur la manière de lire le latin » ou à des remarques sur « Faire du latin aujourd'hui : l'apport de la psycho-

logie génétique ». Les contributions recueillies sont de longueur très variable : il y a des études savantes de plusieurs dizaines de pages, mais aussi des textes très courts, d'une seule page parfois, qui s'apparentent plutôt à des articles de journaux. On trouve même, à titre d'échantillon d'un travail plus vaste, une traduction en vers blancs, très réussie, du fameux *Exegi monumentum* d'Horace (*Odes* III, 30).

Soucieux de ne pas se laisser enfermer dans les limites étroites d'une discipline trop traditionnelle, le professeur Jacques-Henri MICHEL a visiblement voulu, dans ses recherches, faire éclater le plus possible tous les cloisonnements. Il en résulte souvent des vues neuves et stimulantes, comme lorsqu'il va chercher dans une lointaine préhistoire quelques-uns des fondements du droit romain. Toutefois l'inconvénient de ce type de démarche est qu'à force d'élargir le cercle de ses curiosités, on finisse par ne plus être le spécialiste de rien. Les démarches interdisciplinaires n'ont d'intérêt que si les disciplines ainsi connectées ont elles-mêmes des assises très solides.

Il reste, dans la partie positive du bilan, l'attitude éminemment sympathique d'un esprit curieux. Répondant à une enquête du journal *Le Monde*, qui posait, en 1990, la question de savoir si l'Antiquité était moderne, Jacques-Henri MICHEL répondait judicieusement que bien évidemment elle ne l'est pas et qu'elle ne peut pas l'être, mais que ce qui est moderne, c'est notre inlassable curiosité, c'est « notre imagination volontairement débridée, ce sont les interrogations sans cesse recommencées qui confèrent une sorte de vie éternelle à un ensemble définitivement mort. C'est à ce dialogue jour après jour renouvelé que nous devons, plus que jamais, persister à consacrer notre temps et nos forces parce qu'en lui réside la part vivante et créatrice de notre culture » (p. 214). On ne peut que souscrire à cette profession de foi généreuse et intelligente.

Hubert ZEHNACKER.

Wilfried STROH, *Apocrypha. Entlegene Schriften*, herausgegeben von Jürgen LEONHARDT und Georg OTT : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2000, 277 pages.

Sous ce titre J. LEONHARDT et G. HOTT nous présentent, à l'occasion du soixantième anniversaire de W. STROH, une sélection d'articles de ce dernier dispersés dans diverses revues plus ou moins confidentielles, d'où le titre *Apocrypha* donné au recueil. Dans leur préface, les éditeurs rappellent les traits principaux de la carrière universitaire et scientifique du dédicataire et soulignent l'importance, la diversité et l'originalité de ses travaux, notamment en ce qui concerne le latin vivant ; l'idée majeure pour lui est de promouvoir, à une époque où le présent est encore tout imbibé de l'héritage gréco-latin, un mélange de la pratique des textes antiques et des méthodes de la recherche moderne, marquant ainsi son désir de sortir en ce domaine les travaux de la tour d'ivoire dans laquelle ils tendent selon lui à s'enfermer. D'une liste de 168 articles, dont 8 non encore publiés, établie à la fin du volume, p. 269-277, sont extraits 19 titres répartis en six sections de longueur inégale correspondant aux différents thèmes et formes de recherche sur lesquels a travaillé W. STROH ; huit de ces articles sont rédigés en latin.

Il ne peut être question, dans le cadre limité de ce compte rendu, de donner la liste et les titres détaillés de ces articles. Certains ont un caractère général, comme le premier, *Labor improbus*, sur le sens et l'importance du travail à Rome (p. 13-

29), d'autres sont consacrés à une œuvre particulière, la *Ire Catilinaire*, comme manifestation emblématique de l'éloquence cicéronienne (p. 64-78), les poèmes érotiques du *Corpus Catullianum* (p. 79-99) ; l'auteur s'occupe aussi de problèmes de grammaire et de métrique (*Arsis und Thesis*, p. 193-216), de la didactique et de la pratique dans la lecture du vers latin, de l'importance et du rôle sur ce point de l'ictus métrique (Ve section, p. 245 et 262) : il pense que la question ne se posait pas pour les Latins. Le caractère non conventionnel des préoccupations de W. STROH, son goût pour la marginalité apparaissent encore dans le compte rendu d'une traduction latine d'un album d'Astérix *Falx aurea*, « La serpe d'or » (p. 243) et dans la VIe section, qui contient (p. 265-267) le texte et la transcription latine de quatre poèmes extraits d'un ouvrage de Heinrich HOFFMANN, relatifs à Conradus *pollicilingus* (qui suce son pouce), ainsi que, par-ci par-là, dans des réflexions volontiers impertinentes (par ex. bas p. 80). Au début du livre, une photo de W. STROH, la tête ceinte d'une couronne de lierre, contribue à concrétiser le non-conformisme de l'auteur et de son œuvre.

J. HELLEGOUARC'H.

Epigrafia e territorio. Politica e società. Temi di antichità romane V, édité par Mario PANI : Bari, Edipuglia, 1999, 300 pages.

Cette publication s'inscrit dans la collection *Documenti e studi*, publiée par le département des Sciences de l'Antiquité de l'Université de Bari, très actif depuis une dizaine d'années. La série *Epigrafia e territorio. Politica e società*, dirigée par M. PANI, associe traditionnellement des études épigraphiques et des articles conceptuels. Cette dernière livraison se divise en trois parties.

La première partie, *Epigrafia e territorio*, rassemble diverses contributions épigraphiques. Fidèles au sous-titre, certains articles amorcent une réflexion sur le territoire. M. DE FINO précise les contours des confins méridionaux de la cité d'Aecae, en Apulie, tandis que F. GRELLE analyse l'évolution du territoire du Celone, dans la même région, de la deuxième guerre punique à l'Antiquité tardive. En Italie du Nord, près de Novare, G. MENNELLA repère l'existence d'un sanctuaire rural à Suno à partir d'inscriptions religieuses. L'épigraphie de la Pouille, dont Bari est un des centres, tient évidemment un rôle central. M. CHELOTTI publie des inscriptions inédites de Venosa et Lucera, alors que M. SILVESTRINI opère des relectures d'inscriptions de Luceria, Canusium et Silvum. M. SILVESTRINI et M. MASSARO réexaminent l'inscription métrique de Montemilone (*A.E.* 1995, 350), fixant sa date au Ier siècle av. J.-C., et non plus à la fin de l'Antiquité. Mais F. FERRANDINI TROISI présente aussi une inscription grecque de Sardes, mentionnant une femme stéphanophore à une date assez précoce (IIe-Ier siècle). Les informations ainsi glanées n'ont pas qu'une valeur locale. À partir d'un texte d'Aphrodisias, F. CARUSO re-trouve l'origine des *Scribonii Libones*, sans doute issus de Caudium, en Campanie. Une étude conjointe de la loi de Malaga et du corpus épigraphique de Venosa permet à E. FOLCANDO de prouver que l'obligation d'un cursus pour les magistrats municipaux ne fut établie qu'à l'époque d'Antonin.

Au sein de la deuxième partie, intitulée *Politica e società*, un thème principal se détache, la crise de la République romaine. R. COSI s'intéresse au rôle des *sodalitates* dans le phénomène. À la fin de la République, la *sodalitas*, nettement distincte du *collegium*, désignait une association à caractère politique, formée autour d'un homme, destinée surtout à intervenir dans les élections. Perçues comme un

élément de trouble politique, les *sodalitates* furent interdites par un sénatusconsulte en 56, dans le cadre de la législation contre l'*ambitus*, car elles pratiquaient la corruption sur une vaste échelle. Adoptant le point de vue des Italiens, M. PANI étudie leur insertion dans la vie politique romaine après la guerre sociale et leur rôle dans « la fin de la démocratie antique ». Les modalités de leur participation à la vie civique furent nombreuses, institutionnelles (élections) mais surtout « extra-légales » (intégration dans les clientèles ou soutien aux *imperatores*). Leur action ou leur présence permirent à plusieurs reprises de pallier le déficit démocratique du régime, comme le montrent le vote des décrets des curies locales demandant le retour d'exil de Cicéron, ou le slogan de l'*auctoritas Italiae*, brandi par César pour camoufler l'opposition du Sénat à son égard. L'un des aspects de la crise civique fut la montée du luxe, réprimé par une série de lois somptuaires. À propos de la *Lex Licinia de sumptu minuendo*, A. PIGNATELLI montre qu'elle fut votée en 107, à l'instigation du tribun de la plèbe, L. Licinius Crassus.

La quatrième étude, due à D. FIORE, concerne en revanche l'Empire, puisqu'elle traite de la *Felicitas* du prince chez Pline le Jeune. Procurée par la protection divine, mais aussi par les mérites du prince, la *Felicitas* de l'empereur apporte le bonheur à ses sujets. Trajan l'a particulièrement mise en valeur pour légitimer son pouvoir, qui ne pouvait se réclamer de sa *nobilitas*, comme les dynasties antérieures.

La dernière partie est consacrée à une réflexion sur le livre de E. GABBA, *Dionigi e la storia di Roma arcaica*, sous la forme de brèves remarques de M. PANI, L. BRACCESI, A. GIARDINA et F. ZEVI. Le thème principal en est la tension chez Denys d'Halicarnasse entre sa vision de Rome comme une cité grecque dès sa fondation, et sa conscience de l'originalité de la culture romaine, spécialement dans la religion. Il la résout en faisant de Romulus un personnage ambigu, héros grec fondant une cité grecque différente des autres.

Christophe BADEL.

Semanas de Estudios Romanos, volumen IX, 1998, in memoriam Prof. Dr. Hector Carreras Cajas creador de las Semanas de Estudios Romanos : Valparaiso (Chili), 1998, Universitad católica, Instituto de Historia, 24 sur 17 cm, 201 pages ill.

Instituées en 1973, les *Semanas de Estudios Romanos* ont eu lieu tous les ans jusqu'en 1983 et tous les deux ans depuis 1985. Les actes des quatre premières formèrent en 1977 le tome 1 du périodique du même nom. Le tome 9.1998 recensé ici rassemble des textes que nous avons numérotés de 1 à 11 pour les désigner plus commodément, leur ordre dans le volume ne semblant relever d'aucun classement (alphabétique, chronologique ou thématique). Sauf deux contributions qui datent de 1986 et 1990 (12^{e} et 14^{e} *Semanas*), les autres sont assez récentes puisque huit proviennent de la 17^{e} *Semana* (1996) et une de la 16^{e} (1994).

Si les sujets sont variés et diversement traités par leurs auteurs (comme il arrive souvent dans un tel ouvrage), toutes ces études ont cependant comme point commun d'offrir moins de bilans qu'une approche méthodologique et historiographique de questions qu'on peut regrouper autour de quatre thèmes.

Le premier — la littérature latine — est abordée par les textes de H. HERRERA CAJAS (numéro 1, 1986), *Cóme leer a Flovo* (p. 15-27), de G. GRAMMATICO (numéro 7, 1996), *Silencio y furor en la Apokolokynthosis de Séneca* (p. 93-108) et de M. E. PARETI DE CANESSA (numéro 9, 1996), *La presencia del emperador : represen-*

tación real o figurada sel poder impérial en los Panegiricos Galos : 289-389 (p. 129-153).

Du second thème — l'histoire romaine — relèvent les contributions de R. BUONO-CORE VARAS (numéro 2, 1990), *Un caso de soberanía territorial marítima romana : el Canal de Sicilia y el caso de Utica* (p. 29-43), de A. BANCALARI MOLINA (numéro 4, 1996), *La Constitutio Antoniniana : aproximaciones, significado y característica* (p. 57-67) et de H. F. BAUZÁ (numéro 5, 1996), *El otro rostro de la paz Augustal ; a propósito de la muerte de Virgilio : una relectura de la historia romana* (p. 69-79).

La survie de l'Antiquité classique constitue un autre thème du volume, auquel se rattachent également trois textes : ceux de S. PANICHI (numéro 6, 1996), *La iconographia de la « Muerte de César » : tres interpretaciones del siglo XIX, entre pintura e historia* exemplum virtutis *y manifiesto político* (p. 81-92), de A. ERCHEGARAY CRUZ (numéro 10, 1994), *Josef Eberle* [poète allemand du XX^e^ siècle] *y la poesia latina contemporanea* (p. 157-165), et de M. L. TESTI CHRISTIANI (numéro 11, 1994), *Clasicidad y clacicismo en el arte medieval* (p. 167-186).

Enfin deux contributions sont consacrées à la péninsule Ibérique, attestant la vitalité des liens entre sa communauté scientifique et celle d'Amérique latine, où nombre d'intellectuels républicains avaient trouvé refuge lors de la guerre civile espagnole. Le texte numéro 3 (1996) de J. DE NORDENFLYCHT CONCHA, *Autenticidad y rehabilitación en el teatro romano de Sagunto* (p. 45-55) étudie le problème de la restauration des monuments antiques, tandis que le texte numéro 8 (1996) de N. SANTOS YANGUAS (Université d'Oviedo) s'intitule *Minería del oro y poblamiento en el norte de la Península Ibérica en época romana* (p. 109-127).

Nicole DUPRÉ.

« Romanización » y « Reconquista » en la Península Ibérica : nuevas perspectivas, Maria José HIDALGO, Dionisio PÉREZ, Manuel J. R. GERVAS (eds) (Actas Salmanticensia, Estudios históricos & geográficos, 105) : Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 1998, 354 pages.

Dans ce volume figurent les actes d'un colloque tenu à Salamanque du 24 au 26 octobre 1996 et intitulé « La formación del feudalismo en la Península Ibérica : une balance historiográfico ». La première partie de son titre reprenait celui de l'ouvrage publié en 1978 par deux historiens espagnols — Marcelo VIGIL et Abilio BARBERO — où ils développaient une théorie présentée dès 1965 dans leur article fameux : « Sobre los orígenes sociales de la Reconquista : Cántabros y Vascones desde fines del Imperio Romano hasta la invasíon musulmana » (*Boletín de la Real academia de la Historia*, 156, p. 271-339).

Contrairement à l'histoire officielle (et nationaliste) de l'époque, qui expliquait le développement de la féodalité dans les royaumes chrétiens par leur lutte contre les Musulmans, VIGIL et BARBERO voyaient dans les liens de dépendance des IX^e^ et X^e^ siècles une résurgence des structures sociales indigènes, que la romanisation n'aurait pas réussi à faire disparaître dans le Nord-Ouest de la péninsule Ibérique.

Les articles de la première partie des actes du colloque *Historiographia de la historia social* (p. 25-45) rappellent le caractère novateur des idées de ces deux auteurs et le vaste débat suscité chez les chercheurs. Ceux de la seconde *La historia social en las enseñanzas medias* (p. 47-88) s'attachent au traitement de l'histoire (romanisation, antiquité tardive, période musulmane, féodalité) dans l'ensei-

gnement secondaire espagnol, avant et après la publication du livre de VIGIL et BARBERO.

Les troisième et quatrième parties sont plus longues car consacrées à une série de mises au point sur l'Antiquité et le haut Moyen Âge. *La Antigüedad en la Península Ibérica* (p. 99-224) offre dix contributions allant des aristocraties ibériques à la fin de l'Empire romain, en passant par la permanence des structures sociales indigènes, la propagande augustéenne lors des guerres asturo-cantabres, la notion de *fides* et de clientèle dans la *domus theodosiana*, l'existence controversée d'un *limes* péninsulaire au Bas-Empire.

Intitulée *Sociedades feudales en la Península Ibérica* (p. 225-354), la dernière partie compte, elle, huit articles : trois ont trait aux liens entre servitude et esclavage, tels qu'ils apparaissent dans la législation, la société ou la littérature visigothiques ; quatre s'intéressent à la nature de la féodalité au début de la Reconquête, à partir des documents provenant des nouveaux royaumes chrétiens (Asturies, León, Castille). En guise de conclusion, un dernier texte examine le débat historiographique soulevé par l'hypothèse d'un rapport de cause à effet entre l'invasion musulmane et la formation du féodalisme dans la péninsule Ibérique.

Nicole DUPRÉ.

José María BLÁZQUEZ, *Los pueblos de España y el Mediterráneo en la Antigüedad (estudios de Arqueología, Historia y Arte)* : Madrid, Ediciones Cátedra, Historia/serie menor, 2000, 727 pages, illustrations.

Depuis 1977, José María BLÁZQUEZ a entrepris de publier régulièrement des ouvrages rassemblant de façon commode certains de ses articles, parus dans des revues et des actes de colloque mal diffusés ou épuisés, afin d'en faciliter l'accès au lecteur. Le présent volume, douzième de la série (les références des précédents sont indiquées p. 9), constitue un recueil de trente-quatre articles qui abordent un éventail très large de thèmes concernant les peuples de l'Espagne et de la Méditerranée antiques. Ces articles ont été écrits entre 1977 et 1999, mais pour leur majeure partie, sont récents, puisque vingt-sept d'entre eux datent des dix dernières années. On trouvera un récapitulatif pratique de leur provenance p. 725-727. Il est à signaler que si le texte en lui-même n'a pas subi de modifications, l'auteur a tenu à mettre à jour la bibliographie, qui inclut les dernières publications, jusqu'en 1999, et constitue donc un instrument précieux. On regrette en revanche l'absence d'index, qui aurait été sans nul doute d'une grande utilité dans un ouvrage de plus de 700 pages. De même, une chronologie rappelant les principaux événements de la période en rapport avec les sujets traités n'aurait pas été superflue. Enfin et surtout, l'ouvrage gagnerait à présenter davantage d'illustrations, dont on déplore l'absence totale dans les 450 premières pages, puisque l'éditeur a choisi de les réserver à la dernière partie, consacrée aux mosaïques. Il conviendrait en particulier d'insérer des cartes permettant de situer les peuples et les cités de l'Espagne antique, ce qui aiderait à suivre les propos de José María BLÁZQUEZ quand il évoque les routes reliant les principales villes de la péninsule (par exemple, p. 73 ; p. 199 ; p. 280 ; p. 378-379) ou bien indique des alliances entre peuples, dont la logique n'apparaît pas clairement sans carte (cf. p. 25 : « En los lusitanos y celtiberos se apoyaban fundalmente los cartagineses ; en cambio, los romanos lo hacían fundalmente en los iberos y turdetanos »). Il serait souhaitable également d'illustrer les œuvres d'art analysées par l'auteur, notamment lorsqu'il

opère des rapprochements de style entre divers objets pour en tirer des conclusions sur la datation de celui qu'il étudie (*La Dama de Elche, una obra maestra del arte ibérico*, p. 134-147 [1995]; *El* missorium *de Teodosio*, p. 461-481 [1999]), ou sur la civilisation qui a pu l'influencer (*La península Ibérica y Chipre antes de los romanos (218 a. C.)*, p. 94-103 [1998]).

Les articles portent sur des aspects très divers et reflètent parfaitement la variété des domaines de recherche de l'auteur depuis le début de sa carrière. On trouvera ainsi un ensemble de contributions sur Castulo, cité orétane dont J. M. BLÁZQUEZ est un spécialiste, pour y avoir mené de nombreuses campagnes de fouilles depuis 1973 (cf. son livre *Cástulo, ciudad ibero-romana*, paru à Madrid en 1994) : *Estudio de un broche de cinturón de la necrópolis de El Estacar de Robarinas (Cástulo, Linares)*, p. 113-122 [1986-1987]; *Los broches de cinturón de las necrópolis oretanas de Cástulo*, p. 104-112 [1990]; *La ciudad de Cástulo*, p. 219-255 [1985]; *Notas acerca del urbanismo romano de Cástulo*, p. 198-218 [1994]; *Secuencia histórica de Cástulo (Linares, Jaén)*, p. 185-197 [1999].

D'autres articles s'intéressent aux contacts entre les peuples de la péninsule ibérique, et à leurs influences réciproques : *Relaciones entre la Meseta y Oretania*, p. 13-33 [1992]; *Connotaciones meseteñas en la panoplia y ornamentación plasmadas en las esculturas de Porcuna (Jaén)*, p. 82-93 [1986-1987].

Prolongeant cette réflexion en l'appliquant à un domaine plus large, J. M. BLÁZQUEZ étudie les contacts entre les peuples de la péninsule et les diverses civilisations méditerranéennes, avant l'arrivée des Romains (218 avant J.-C.) : *Importación de alimentos en la península Ibérica durante el primer milenio a.C.*, p. 151-184 [1987]; *Relación entre el proceso histórico : Tartessos / colonización fenicia y la Alta Andalucía*, p. 34-53 [1996]; *Los fenicios transmisores de la cultura egipcia a Occidente*, p. 123-133 [1996]; *El periodo orientalizante en Tartessos y en Etruria. Semejanzas y diferencias*, p. 54-81 [1995], ce dernier travail constituant plus une étude comparée des deux civilisations qu'une recherche sur leurs contacts.

L'auteur consacre également quelques articles à la période romaine, envisagée surtout du point de vue des modifications intervenues dans l'organisation de l'espace, les techniques architecturales et industrielles, ainsi que l'encadrement politique et administratif : *Campamentos romanos en la Meseta hispana en época romano-republicana*, p. 349-377 [1999]; *De la primitiva aldea al año 711*, p. 256-283 [1988]; *Vías e itinerarios : de la Antigüedad a la Hispania romana*, p. 378-409 [1997]; *El estado actual sobre las explotaciones romanas de oro de la provincia de León*, p. 410-460 [1998]; *El emperador Nerón en Hispania*, p. 331-345 [1999].

Au milieu de ces travaux à caractère avant tout historique et archéologique, même si le témoignage des textes antiques n'y est jamais négligé, se détachent deux articles plus proprement littéraires. L'un étudie les conséquences économiques et sociales du régime des tyrans en Sicile, d'après Diodore : *Problemas económicos y sociales de los siglos V y IV a.C. en Diodoro Sículo*, p. 287-318 [1977]. On y trouvera notamment un excellent passage sur les troupes mercenaires (p. 289-298) recrutées par ces tyrans pour combattre leurs ennemis, mais aussi se protéger contre leurs sujets et les propres membres de leur famille, dont ils craignaient les complots. La seconde étude littéraire porte sur la vie de l'empereur Alexandre Sévère dans l'*Histoire Auguste*. José María BLÁZQUEZ expose tous les points communs qu'on peut relever dans cette biographie entre Alexandre Sévère et Alexandre le Grand, et explique pourquoi il estime que ces ressemblances correspondent pour l'essentiel à des retouches opérées par le biographe plutôt qu'à

des faits réels : *Alejandro Magno, modelo de Alejandro Severo*, p. 319-330 [1990].

Enfin, un dernier ensemble d'articles traite de la mosaïque, thème de prédilection de l'auteur, au même titre que la cité de Castulo (cf. par exemple sa synthèse *Mosaicos romanos de España*, Madrid, 1993). Cette partie est la seule à comporter des illustrations, malheureusement uniquement en noir et blanc. Elle aurait pu constituer un livre à elle seule, puisqu'elle rassemble treize études, de la page 483 à la page 724. On y distingue des thèmes récurrents. Ainsi, deux d'entre elles analysent les mosaïques représentant des animaux : *Mosaicos con animales de Calanda (Teruel)*, p. 537-540 [1996] ; *Mosaicos romanos con aves rapaces (halcones en escenas de cacería y águilas en escenas simbólicas) y con la caza de la perdiz*, p. 610-622 [1994-1995]. Un deuxième ensemble est consacré à la mosaïque à thèmes mythologiques ou littéraires : *Mosaicos de Comunión (Álava). Grifos. Estaciones. Diana*, p. 485-498 [1988] ; *Mosaicos mitológicos de Mauritania Tingitana y de Hispania*, p. 499-513 [1995] ; *El grifo en mosaicos africanos y su significado*, p. 541-554 [1997] ; *Mosaicos hispanos de tema homérico*, p. 521-536 [1994]. Comme on le voit, J. M. BLÁZQUEZ ne borne pas son étude aux mosaïques de la péninsule ibérique, mais l'étend à toute la Méditerranée. C'est également le cas pour les contributions qui s'intéressent au témoignage de la mosaïque sur la société, puisque deux sur trois concernent l'Afrique : *La sociedad hispana del bajo imperio a través de sus mosaicos*, p. 680-700 [1997] ; *Representaciones de esclavos en mosaicos africanos*, p. 701-709 [1994] ; *Técnicas agrícolas representadas en los mosaicos del norte de África*, p. 710-724 [1996]. Les quatre derniers travaux constituent des études régionales : *Manifestaciones artísticas vareyenses*, p. 514-520 [1995] ; *Consideraciones en torno a los mosaicos romanos de Chipre*, p. 623-660 [1995-97] ; *Arte bizantino antiguo de tradición clásica en el desierto jordano : los mosaicos de Um er-Rasas*, p. 661-679 [1996] ; *Urbanismo y arquitectura en los mosaicos romanos y bizantinos de Oriente*, p. 555-609 [1997].

Grâce à sa connaissance approfondie du monde méditerranéen, de la péninsule ibérique au Moyen-Orient, sur une période historique très étendue, José María BLÁZQUEZ nous présente ainsi un ouvrage qui, malgré quelques défauts formels, saura intéresser, par la variété de ses approches, un large public d'archéologues, d'historiens et de littéraires.

Estelle BEDON.

Maria Teresa CAMILLONI, *Le Muse* : Roma, 1998, 219 pages.

Sous le titre général *Le Muse*, l'auteur nous propose un livre en deux parties, l'une consacrée à l'étymologie du mot, l'autre à l'évocation des Muses dans l'iconographie et dans la littérature grecque et latine jusqu'à l'époque augustéenne. Après avoir fait état des étymologies proposées par les Anciens et par les Modernes, l'auteur développe sa propre hypothèse : Muse serait un nom d'origine sémitique qui signifierait « source ». Dans la deuxième partie, après un très court chapitre intitulé « Les Muses dans l'art » qui s'appuie sur l'article *Muses* d'A. QUEYREL dans le L.I.M.C., l'auteur se livre à un relevé détaillé de toutes les occurrences des noms des Muses dans la littérature grecque (de la période archaïque de Diodore de Sicile, p. 48 à p. 80) et dans la littérature latine (de Livius Andronicus à l'*Anthologie latine*, p. 81 à p. 140). Un chapitre particulier est consacré à Horace chez qui l'auteur étudie, de façon précise, l'évocation de six Muses,

Euterpe, Polymnie, Clio, Calliope, Melpomène et Thalie. On peut regretter, dans ce parcours commenté de la littérature antique, l'absence à la fois de problématique clairement définie et de mise en perspective avec l'art. Néanmoins, en raison du sérieux avec lequel l'enquête a été menée ce travail deviendra probablement un point de passage obligé pour toute nouvelle étude sur ce sujet.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

La « parola » delle immagini e delle forme di scrittura, Modi e techniche della comunicazione nel mondo antico : Messine, Soveria Mannelli, 1998, 313 pages.

Ce livre constitue l'édition d'un cycle de leçons qui ont été organisées de mars 1996 à mars 1997 à Messine et à Reggio de Calabre sur les modes et les techniques de la communication dans le monde antique. Le choix de la diversité est la principale caractéristique de ce recueil tant pour ce qui est du cadre temporel (on va des premiers « signes » jusqu'à l'Antiquité tardive) que pour ce qui est des méthodes d'approches mises en œuvre et des champs de recherche explorés. On ne trouve pas ici de vue synthétique mais des études précises (dix-sept au total) sur des points particuliers pris dans les domaines de l'écriture et de l'image au Moyen-Orient, en Grèce et à Rome : inscription sur des pierres, monnaies, ekphrasis, techniques de communication, rhétorique, historiographie, homélies... Au-delà de l'indéniable intérêt qu'il y a à multiplier sur un sujet donné les angles d'attaque, il reste une impression d'hétérogénéité rendue sans doute plus vive par l'absence de toute introduction et conclusion.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Ouvrages scolaires.

Claude TERREAUX, *Vous reprendrez bien un peu de latin*, Paris Arléa, 1999, 168 pages.

Une personne de ma connaissance me racontait un jour qu'elle avait appris le latin, à l'âge de vingt ans, sous la consuite d'un ecclésiastique dont la méthode consistait à plonger directement les « grands commençants » comme elle dans Tacite et saint Augustin... C'est une pédagogie analogue que met en œuvre l'auteur de ce livre assez étrange qui, après une introduction en forme de dialogue où il est affirmé que le latin « ne sert à RIEN » (ce qui veut dire que son intérêt n'est pas utilitaire, mais culturel), se compose de douze chapitres dont chacun est consacré d'une part à un texte de latin littéraire, traduit d'abord par groupes de mots fonctionnels, puis globalement en « bon français », d'autre part à un secteur de la grammaire latine dont les exemples sont empruntés au texte en question : la 1er et la 2^{e} déclinaisons dans le chapitre 1, la 3^{e}, la 4^{e} et la 5^{e} dans le chapitre 2 ; la 1er conjugaison (à tous les temps et tous les modes) dans le chapitre 3 — et ainsi de suite jusqu'au chapitre 12, consacré aux subordonnées circonstancielles d'opposition, de concession, de condition et de comparaison ainsi qu'au gérondif et à l'adjectif verbal (le tout en quatre pages !). Les textes, quant à eux, sont choisis chez un certain nombre d'auteurs, Ovide (*Métamorphoses*) pour le chapitre 1, Tite-Live (la préface) pour le 2, Virgile (*Énéide*) pour le 3, Lucrèce pour le 4, etc. L'ordre chronologique adopté pour ce survol de la littérature latine a lui-même de